N° 104.

ESSAI

SUR

LA FIÈVRE ADYNAMIQUE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 30 mai 1816, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR J. FR. REYBARD, de Coisiat,

Département du Jura;

Chirurgien interne du grand Hôtel-Dieu de Lyon, et de l'hospice de la Charité de la même ville; ancien Chirurgien de troisième classe dans un des régimens du corps d'armée commandé par le Duc de Castiglione.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons Sorbonne, n. 13.

1816.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER, *Examinateur.*
M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX, *Examinateur.*
M. DUBOIS, *Examinateur.*
M. HALLÉ, *Examinateur.*
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE, *Président.*
M. DES GENETTES.
M. DUMERIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.

AU

MEILLEUR DES PÈRES.

A

LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

Veuillez agréer l'offrande de cette faible ébauche, comme le gage sincère de mon tendre attachement et de ma gratitude filiale ; puisse-t-elle vous dédommager de tous les sacrifices que vous n'avez cessé de faire pour mon éducation et mon bonheur!

A

MONSIEUR PASSAQUAY,

Docteur en Médecine; Chirurgien en chef de l'hôpital civil et militaire de Saint-Amour.

Comme un témoignage d'amitié, d'estime et de reconnaissance.

J. F. REYBARD.

ESSAI

SUR

LA FIEVRE ADYNAMIQUE.

Le mot *adynamie* vient de *α*, *privatif* ou *sans*, et de *dynamie*, *force, puissance* : ce mot, surtout employé par M. le professeur Pinel, est très-convenable, puisqu'il indique la prostration extrême des forces musculaires, principal caractère de cette pyrexie.

La fièvre adynamique a reçu une foule de dénominations ; c'est ainsi que Galien, Arétée, Lommius, l'appellent *synochus putris* ; Pison, Fernel, *synochus putrida* ; Bellini, *synochus putris, seu febris continens* ; Fortis, Sennert, *synocha putrida* ; Juncker, *synocha composita* ; Boerhaave, Lieutaud, *febris continua putrida* ; Stoll, Quarin, Bank, *febris putrida* ; Reil, Dreyssig, *typhus putridus* ; enfin, le nosographe français l'a appelée *fièvre adynamique continue.*

Rang nosologique de la Fièvre adynamique continue.

Sauvages a placé cette pyrexie dans la classe des *fièvres*, qui est la deuxième de son Système nosologique, ordre 1.er, fièvres continues, genre 4. (Nosologie méthodique, t. 1, p. 404.)

Macbride en a parlé dans sa 1.re classe : Maladies générales ; ordre 1.er, les fièvres ; genre 1.er, fièvres continues. (*Introductio methodica in theoriam et praxim medicinæ*, t. 2, p. 25. *Lausannæ*, 1783)

Cullen a rangé la fièvre adynamique dans la 1.re classe : les pi-

rexies; ordre 1.er, les fièvres; section 2, fièvres continues; genre 5, typhus. (Élémens de médecine pratique, t. 1, p. 56.)

Vitet parle de cette maladie, classe 1.re, *fièvres*, ordre 1.er, fièvres continues simples; genre 3, fièvre synoque putride. (Système nosologique, an 1778.)

Sagar en fait mention, classe 12.me, *fièvres*, ordre 1.er, fièvres continues; genre 4, typhus. (Système nosologique ou Division systématique des maladies, 1783.)

Tourtelle l'a décrite dans sa classe 1.re, *les pyrexies*, ordre 1.er, fièvres sans affection locale; section 1.re, fièvres continues; genre 3, espèce 3, fièvre gastro-bilieuse. (Élémens de médecine théorique et pratique, t. 1, Strasbourg, an 7.)

M. le professeur *Pinel* a donné l'histoire de cette maladie dans la 1.re classe de son système, *les fièvres*, ordre 4, fièvres putrides ou adynamiques. (Nosologie philosophique, t. 1, p. 127.)

Enfin, M. *Tourdes* l'a placée dans sa 1.re classe, *maladie du système sanguin*, ordre 2, lésions de l'appareil veineux; 1.er sous-ordre, phlegmasies veineuses ou adynamiques; genre 2, adynamie universelle; espèce 1.re fièvre adynamique (Tableau d'un nouveau système de nosologie organo-thérapeutique, 1811.)

Causes.

Deux ordres de causes produisent les fièvres adynamiques; les unes sont *prédisposantes*, les autres *occasionnelles* ou *efficientes*.

On range parmi les causes qui disposent aux fièvres putrides une constitution lâche et molle; le tempérament bilieux, un état de débilité, une température chaude et humide; le séjour habituel dans les hôpitaux, surtout à la suite des armées; la fréquentation assidue des amphithéâtres anatomiques, des boucheries, principalement en été; l'habitation d'une ville assiégée, ou des prisons; les établissemens publics peu aérés, mal tenus, surtout emcombrés; l'usage d'alimens salés, l'abus des plaisirs de l'amour ou le coït immo-

déré, les fatigues excessives, la tristesse, la crainte, l'usage long-temps continué des mercuriaux, une hémorrhagie considérable chez un sujet déjà affaibli.

Les causes qui paraissent réellement produire cette pyrexie sont, l'inspiration de certains gaz délétères; l'absorption et l'inspiration de divers effluves, provenant de la décomposition des substances végétales et animales; l'usage inconsidéré et immodéré des liqueurs alcoholiques dans le cours d'une fievre inflammatoire, gastrique continue, surtout à leur début; une conduite opposée, c'est-à-dire un traitement trop débilitant, pendant la marche d'une synoque inflammatoire, de la fièvre gastrique, de la muqueuse; la résorption du pus dans les grandes plaies, à la suite d'un coup de feu, d'une blessure, d'une amputation; enfin on doit regarder comme causes efficientes de la synoque putride celles qui sont simplement prédisposantes, mais dont l'action est continuelle.

Causes prochaines. Les auteurs ont été partagés d'opinion sur la nature de la fievre adynamique. *Galien*, les Arabes, *Forestus*, *Sennert*, *Fernel*, *Baillou*, *Sydenham*, *Pringle*, *Huxham*, *Quesnay*, et dans un temps plus rapproché, *Haller*, *Cullen*, *Selle*, *Zimmermann* et *Tissot* ont pensé unanimement que la nature de cette maladie consistait dans une dépravation, dans une dissolution des humeurs, et surtout du sang.

Dès le temps d'*Alexandre de Tralles*, plusieurs médecins, entre autres *Milmann*, *Dehaen* et *Lieutaud* ont professé que cette fièvre ne provenait pas toujours de la putridité.

M. le professeur *Pinel* et *Jourdanet*, ont démontré que tous les phénomènes de ces fièvres, qui avaient fait admettre cette prétendue putridité, comme la fétidité de nos humeurs, la fluidité du sang, les hémorrhagies passives, les pétéchies, les gangrènes, etc., dérivent d'une faiblesse générale, d'une atteinte profonde portée sur les forces vitales, d'une diminution notable de la sensibilité organique, et de la contractilité musculaire.

Le plus ordinairement, cette fièvre est sporadique, quelquefois endémique, surtout dans les pays chauds, pour les Européens non habitués ; assez souvent elle est épidémique ; quelques médecins l'ont crue contagieuse, cela n'est pas bien prouvé ; mais elle est miasmatique : il suffit en effet de passer quelque temps avec les malades pour la contracter.

La fièvre adynamique affecte presque constamment le type continu ; elle peut, selon M. le professeur *Pinel*, se présenter sous le type de fièvre rémittente et intermittente ; mais les faits recueillis par le nosographe français, pour constater l'existence des ces fièvres, sont peu nombreux ; quelques médecins les trouvent même peu concluans.

Symptômes. L'invasion de la fièvre adynamique peut être annoncée par des signes précurseurs, particulièrement quand elle se manifeste d'une manière sporadique : c'est ordinairement un dérangement notable des digestions, une céphalalgie obtuse, une somnolence opiniâtre, une chaleur non naturelle à la région frontale, un état de stupeur, des douleurs vagues dans tous les membres, des vertiges, un sentiment de froid presque continuel, des lassitudes spontanées, la morosité.

Pour procéder avec ordre dans l'exposition des symptômes de la fièvre adynamique, on a divisé sa marche en trois périodes.

Première période. Cette fièvre débute ordinairement par un frisson ou un sentiment de froid ; dans quelques cas, on n'observe qu'une augmentation de la chaleur ; certains malades se plaignent d'éprouver un affaissement général ; la langue, d'abord humide et couverte d'un enduit jaunâtre, devient bientôt sèche, gercée, brunâtre ; la chaleur est ordinairement vive, la soif assez forte, le pouls développé, quelquefois déjà faible chez les personnes débilitées par les évacuans, par l'âge, ou par toute autre cause. Les malades rendent quelquefois, par les vomissemens, des matières muqueuses verdâtres ou jaunâtres ;

le plus souvent ils n'ont que des nausées ; on observe chaque soir un paroxysme : cet état dure trois, quatre, cinq jours ; quelquefois il se prolonge jusqu'à la fin du premier septénaire.

Deuxième période. Les traits du visage et les saillies musculaires s'affaissent, ce qui donne au malade un air particulier : regard hébété, dureté de l'ouïe, surtout le matin ; les yeux sont tantôt hagards, rougeâtres, un peu brillans, larmoyans ; tantôt chassieux obscurcis, contournés ; dépravation du goût et de l'odorat ; la langue, les dents, les gencives, les lèvres, se couvrent d'un enduit fuligineux plus ou moins épais ; l'haleine des malades est fétide, la déglutition devient difficile ; lorsqu'on les interroge, ils répondent tardivement, lentement, et avec une espèce d'indifférence sur leur propre état ; le ventre est ordinairement météorisé, constipé au commencement de la maladie, relâché par la suite ; l'urine est presque toujours variable pour la couleur ; tantôt elle est limpide, tantôt brunâtre, souvent rendue involontairement ; elle exhale une odeur désagréable, et dépose un sédiment sanguinolent ; les déjections alvines sont également spontanées, fétides, noires ; le pouls est faible, lent, à peine sensible ; la chaleur moindre que dans l'état naturel.

C'est alors que surviennent la miliaire, les pétéchies, les aphthes, les parotides, les bubons, les enthrax, et même un léger ictère : cet état continue avec de nombreuses variations relatives à l'intensité des symptômes, jusqu'au neuvième, dixième ou onzième jour.

Troisième periode. Dans celle-ci, la prostration acquiert son dernier degré de développement. Ainsi le malade fait peu de mouvemens, ne parle pas, ou entre ses dents ; il glisse continuellement vers le pied du lit ; il ne peut tirer la langue ; la bouche est entr'ouverte, la tête renversée en arrière, la respiration le plus souvent ralentie ; le râle survient ; le pouls est extrêmement faible, puis le malade rend quelquefois des vers par la bouche et l'anus ; les membres deviennent froids, ainsi que le bout et les ailes du nez ; les ongles paraissent bleus ; il survient des hémorrhagies par le nez, les bronches, l'es-

tomac, les intestins, les organes génitaux; la peau se gangrène dans tous les points où le coucher a lieu, comme au trochanter, au coccix, aux épaules; les ulcères qui succèdent à l'application des vésicatoires, qui quelquefois ne peuvent plus rubéfier la peau, se gangrènent aussi; enfin les malades succombent tantôt paisiblement, tantôt au milieu de divers mouvemens convulsifs, le treizième, le quatorzième ou le quinzième jour; la mort arrive rarement plus tard. Cependant, quoique la terminaison de la fièvre, heureuse ou funeste, ait ordinairement lieu dans le deuxième septénaire, des faits, très-rares, à la vérité, prouvent qu'elle peut se prolonger jusqu'au trente-sixième, quarantième, cinquante-sixième, et même soixante-cinquième jour.

Mais la fièvre adynamique, si souvent compliquée, parcourt rarement ses trois périodes d'une manière aussi régulière, même quand elle est simple. Quelquefois en effet les symptômes qui constituent la seconde période s'aggravent peu, ou continuent avec la même intensité jusqu'au terme du second septénaire, et ils diminuent. Alors on voit la langue, les dents, les gencives, les lèvres, devenir moins arides, s'humecter insensiblement de plus en plus, et les croutes fuligineuses commencer à se détacher; la soif se modérer, la déglutition devenir plus facile, la constipation se dissiper, ou la diarrhée se modérer, et le pouls se relever; on voit aussi renaître quelques mouvemens, le visage revenir peu à peu à son état naturel; l'air d'étonnement disparaître; les fonctions des sens s'exercer avec moins de difficulté; les habitudes antérieures reparaître, comme celle de prendre du tabac par exemple; la respiration devenir naturelle; l'urine déposer un sédiment variable, souvent grisâtre; les déjections cesser d'être fétides; les pétéchies s'élargir, et commencer à disparaître; les escharres tomber, les ulcères se ranimer; enfin, les malades s'intéresser à leur état, et recouvrer successivement des forces.

La santé succède-t-elle constamment à la fièvre adynamique, lorsqu'elle se termine d'une manière heureuse? L'on voit souvent survenir, chez quelques malades, des abcès, des bubons; chez d'autres, des

escharres gangréneuses, la surdité, une paralysie partielle, le scorbut, la leucophlegmatie; mais presque toujours les malades ont une convalescence longue, difficile, pénible, et, pendant sa durée, les fonctions restent plus ou moins languissantes; les digestions pénibles, le pouls faible et fréquent; les sueurs faciles et sollicitées par la moindre des causes; les sens et l'entendement sont aussi dans un état obtus; les forces reviennent peu vite; les rechutes fréquentes sont amenées par des causes très-légères, et par les moindres écarts de régime.

L'ouverture cadavérique éclaire très-peu l'histoire de la fièvre adynamique, et ne présente rien de bien constant pour la fièvre elle-même; souvent on n'aperçoit que les traces des épiphénomènes. Le sang reste liquide; les organes sont en général plus flasques, la putréfaction est plus prompte. Les changemens chimiques n'ont pas été bien appréciés.

Variétés. Elles ont été établies, 1.° d'après leurs causes, d'où viennent les noms de *fièvres de camps, de prisons, d'hôpital, de vaisseaux;* 2.° d'après les épiphénomènes, d'où les noms de *pétéchiales,* d'*ictériques,* d'*hémorrhagiques;* 3.° d'après leur durée, on les a distinguées en *aiguës* et *lentes;* mais les principales et importantes variétés ont été établies d'après les complications, qui sont très-nombreuses. La complication avec l'embarras gastrique a été plusieurs fois observée; celle avec la fièvre gastrique est si fréquente, que des médecins ont dit qu'il n'y avait que des fièvres gastro-adynamiques; ordinairement les symptômes gastriques précèdent ou prédominent dans la première période, puis les adynamiques dans la seconde; elle peut se compliquer avec la fièvre muqueuse, *Wagler* appelle cette complication *fièvre muqueuse continue avec malignité.*

La complication avec la fièvre ataxique est très-fréquente, et constitue le typhus de beaucoup d'auteurs, surtout des Anglais; elle est décrite dans les auteurs sous les noms de *peste*, de *fièvre putride*,

nerveuse, maligne, pestilentielle; de *synoque putride avec dissolution des humeurs;* de *fièvre pétéchiale, des prisons, des hôpitaux, des vaisseaux, des camps.* La complication adynamico-ataxique est la plus grave de toutes.

Les complications de la fièvre adynamique avec la pléthore et la fièvre inflammatoire ne sont pas admises de nos jours: on attribue avec beaucoup plus de raison les phénomènes qui les ont fait admettre à la congestion ou à la phlegmasie d'un organe important; mais s'il est douteux que ces deux états puissent se rencontrer avec la fièvre adydamique, il est bien prouvé que cette dernière peut leur succéder.

Presque toutes les phlegmasies cutanées, érésypélateuses et éruptives, de même que les inflammations de la plupart des organes splanchniques, peuvent venir compliquer, entraver la marche et rendre plus ou moins grave la fièvre selon l'importance de l'organe enflammé.

Diagnostic.

On peut prévoir le développement de la fièvre adynamique quand la constitution de l'atmosphère a été pendant long-temps chaude, humide et malsaine, quand les malades ont été soumis à l'action de causes affaiblissantes.

Le diagnostic est plus assuré, si à la petitesse du pouls se joignent l'inertie des organes digestifs, la fuliginosité des différentes parties de la bouche, la suspension de presque toutes les sécrétions, l'état de stupeur, la prostration des forces reconnue à l'affaissement des traits de la face, des éminences musculaires, à l'enfoncement des yeux, des tempes et à la saillie pointue du nez; le froid des extrémités, le coucher en supination, l'insensibilité générale; l'odeur fétide qu'exhalent le corps du malade et ses déjections involontaires: à l'aide de ces signes caractéristiques, on distinguera facilement une maladie maintenant si bien décrite et si parfaitement déterminée.

Il existe une différence trop marquée entre la fièvre inflammatoire (angioténique) et la fièvre adynamique pour qu'on puisse prendre l'une pour l'autre : néanmoins c'est quelquefois sous les apparences de fièvre inflammatoire que se déclare la maladie dont nous parlons, et ce n'est que vers le troisième ou quatrième jour qu'elle commence à acquérir le caractère adynamique : dans la fièvre inflammatoire le système vivant, loin de manquer de forces, est embarrassé de leur excès et opprimé sous sa propre puissance. De là le pouls plein, fort, dur et fréquent ; hémorrhagies actives; transpiration continuelle sensibilité des organes des sens augmentée ; visions de corps brillans et enflammés ; rougeur des joues, qu'on distingue sans peine de celle qui existe quelquefois dans la fièvre adynamique, en ce que, dans cette dernière, elle est circonscrite, plaquée, d'une couleur d'un rouge-brun, et que d'ailleurs elle existe sur une face adynamique.

La fièvre bilieuse ou gastrique semble se rapprocher davantage de la fièvre adynamique ; elle est produite par les mêmes causes, et précédée, comme cette dernière, par des lassitudes, la céphalgie, l'embarras gastrique ou intestinal ; mais elle en diffère par l'enduit qui recouvre la langue qui est jaunâtre, par un pouls qui est fort et fréquent, par la suppression de la transpiration, et surtout par un sentiment de contusion générale et de brisement éprouvés dans les membres.

Si des causes affaiblissantes peuvent donner naissance aux fièvres pituiteuses (adéno-méningées) et semblent par-là les rapprocher de la fièvre adynamique, elles en diffèrent par un état de pâleur et de flaccidité générale, par l'enduit blanchâtre et humide de la langue, par la diarrhée, par les déjections de vers intestinaux par la bouche ou par les selles, par l'odeur de la transpiration, qui est aigre durant le sommeil, la nuit ou vers le matin ; enfin par la langueur et l'abattement des forces.

La peste (adéno-nerveuse) est plus meurtrière; l'éruption d'un bubon d'un anthrax, de pétéchies en fait les principaux caractères : les ma-

lades sont atterrés en quelque sorte par une stupeur subite et profonde.

La fièvre ataxique présente un grand nombre de phénomènes et de caractères qui lui sont communs avec la fièvre adynamique ; c'est pourquoi il est très-difficile de distinguer ces deux espèces de fièvres primitives ; néanmoins les affections morales engendrent plus ordinairement et plus particulièrement la fièvre ataxique. La fièvre adynamique est plus souvent endémique et épidémique, tandis que l'autre est plutôt sporadique. Quant aux symptômes précurseurs, la fièvre ataxique est spécialement indiquée par le trouble du système nerveux, tel que l'insomnie, des douleurs vagues, des mouvemens spasmodiques, etc., tandis que la fièvre adynamique s'annonce par tous les signes de prostration des forces musculaires.

Dans la première, l'invasion est lente et irrégulière; dans la seconde, le début est plus rapide et présente des symptômes en apparence plus graves. Si l'on fait attention aux symptômes pathognomoniques, on observe dans la fièvre ataxique une insomnie continuelle, des anomalies des organes des sens; des mouvemens convulsifs, spasmodiques, soubresauts des tendons, carphologie; hydrophobie; les passions tristes, la crainte, la terreur, la pusillanimité, les pressentimens sinistres, un trouble général de toutes les fonctions intellectuelles, et en un mot, tous les symptômes se succèdent avec anomalie. Ces phénomènes ne s'observent point dans la fièvre adynamique continue, surtout lorsqu'elle est simple.

Prognostic.

Tant de circonstances peuvent changer la marche de ces maladies, qu'il faut toujours être réservé dans le jugement que l'on doit porter sur leur issue. Quand les symptômes sont modérés, ou que, très-intenses, ils diminuent du huitième, neuvième dixième jour, l'issue de la maladie ne peut qu'être heureux.

J'ai indiqué, en parlant des symptômes de cette maladie, ses signes favorables : voici ceux que l'on regarde comme plus ou moins défa-

vorables: déglutition difficile ou impossible ; la chute des boissons dans l'estomac par leur propre poids ; le vomissement opiniâtre de matières noires ; les déjections abondantes, surtout au début, colliquatives, séreuses, noires, fétides et involontaires ; douleur abdominale très-intense avec météorisme ; le pouls petit, faible, irrégulier intermittent, insensible, tremblottant ; les syncopes, les pétéchies de couleur pourpre, noires ; les fortes hémorrhagies passives ; les inflammations et congestions cérébrales ou autres : la respiration accélérée, difficile, vive, courte, avec bruit ; l'haleine froide ; le hoquet, les sueurs froides, gluantes, visqueuses, abondantes, colliquatives ; générales ou partielles : état opposé, c'est-à-dire, la peau sèche et terreuse ; l'affaiblissement ou la perte des sens dès le principe ; l'insensibilité générale, l'état comateux, le délire ; la prostration portée à son plus haut degré ; les soubresauts des tendons et autres phénomènes nerveux. L'odeur cadavéreuse qu'exhalent les malades et leurs excrémens, odeur qui, selon M. *Bosquillon*, attire les corbeaux sur le toit de la maison ; les exacerbations nulles, l'absence des rémissions au deuxième septénaire, sa marche irrégulière, sautant par exemple du commencement de la première période à la seconde. Le prognostic varie encore selon la complication existante : la bilioso-putride est moins grave que l'ataxo-adynamique, et même que la fièvre adynamique simple, primitive et intense.

Traitement.

Le traitement de la fièvre adynamique est *préservatif* et *curatif.*

Traitement préservatif. C'est dans les règles de l'hygiène qu'il convient de chercher les meilleurs moyens prophylactiques de la fièvre adynamique. La fréquence de cette fièvre a été toujours en raison inverse des progrès de l'hygiène chez les différens peuples ; de là on peut conclure qu'elle était plus commune autrefois que de nos jours, où tant de soins et de précautions ont été mis en usage pour conserver la salubrité. Les habitations ont été rendues plus saines : on a enlevé les boues et les immondices qui séjour-

naient dans les rues, et qui étaient des foyers continuels de contagion ; on a élargi les rues, multiplié les places publiques, éloigné les cimetières : on a fait des plantations nombreuses d'arbres qui entretiennent la pureté de l'air atmosphérique. Une police tutélaire veille attentivement sur la qualité des alimens et des boissons. De plus, depuis, *Guyton-Morveau*, l'art possède un moyen qui tend à éloigner la contagion et à neutraliser ses effets : je veux parler des fumigations par l'acide muriatique oxigéné.

Le procédé de M. le professeur *Chaussier* peut aussi remplacer le premier.

Par ce moyen on purifie, dans un très-court espace de temps, les endroits les plus infectés. Avec leur secours on peut pénétrer sans crainte dans les caveaux, les cimetières, les fosses d'aisance, où tant d'individus trouvaient auparavant la mort, ou puisaient le germe des fièvres adynamiques les plus graves. On s'en sert surtout dans les hôpitaux pour prévenir la contagion.

Traitement curatif. Le traitement curatif est *hygiénique* et *pharmaceutique.*

S'il est des maladies où il soit utile de prescrire les règles de l'hygiène, c'est surtout dans la fièvre qui nous occupe.

Le malade sera placé daus un appartement vaste disposé de manière à permettre fréquemment le renouvellement de l'air, qui, à une température moyenne, doit être sec et frais. Il sera proprement couché dans un lit sec et frais.

On préviendra la formation des escharres dans les endroits qui supportent le corps, dans le décubitus en supination, soit par les coussins ou le changement de position.

Le peu d'alimens accordés sera tiré du règne végétal. Ces alimens devront être acides et sucrés. Les boissons de même nature seront données tantôt froides, tantôt chaudes, selon les circonstances.

Par la position presqu'assise dans le lit, on s'opposera à la somno-

lence et au délire. On empêchera aussi le sommeil du jour, qui rend la tête pesante et augmente la fièvre.

On combattra la suppression de la transpiration et la sueur excessive par les moyens appropriés.

On relevera le courage du malade, en même temps qu'on éloignera tout ce qui pourrait lui rappeler et causer des passions vives de l'âme.

Traitement pharmaceutique.

Dans quelques maladies, la nature est si féconde en ressources, qu'il suffit uniquement de respecter sa marche, ou de l'aider un peu pour en opérer la guérison; mais le contraire a précisément lieu dans les fièvres adynamiques, où l'art doit tout faire, comme le montrent l'expérience et les causes productrices. Dès qu'on commence à ressentir les premières atteintes de la fièvre adynamique survenue dans un hôpital, une prison, un amphithéâtre d'anatomie; on doit boire à l'instant un peu de vin généreux ou d'une autre liqueur spiritueuse.

Il est nécessaire de provoquer le vomissement dès le principe de la maladie, lorsqu'il existe un embarras des premières voies, quand le sujet est jeune et d'une forte constitution. C'est à la vérité, dit *Selle*, pour évacuer la saburre des premières voies qu'on administre plus particulièrement les émétiques; cependant *Brocklesby* s'en est servi avec beaucoup de succès, dans les fièvres putrides simples. Il est encore indiqué lorsque la fièvre adynamique a été gagnée par contagion, quand même il n'existerait pas d'embarras saburral évident.

L'administration du vomitif décidée, on détermine sa nature d'après l'indication qu'il s'agit de remplir. Le tartrite de potasse antimonié débarrasse promptement le ventricule, procure une légère diaphorèse, convient quand le sujet est robuste. L'ipécacuanha est préférable chez les sujets très-irritables, lorsqu'il existe du dévoiement, et qu'on veut plutôt augmenter l'excitation fibrillaire de l'estomac, qu'éli-

miner les matières qu'il contient. Enfin par le mélange de ces substances on provoque la sueur, le vomissement et l'excitation générale de tout le système : beaucoup de médecins le préfèrent aux deux autres. Les Allemands se louent beaucoup de ce remède. Après l'action du vomitif, plusieurs médecins tels que *Hoffmann*, *Frank*, *Huffeland*, vantent beaucoup les boissons toniques, dans la vue de réveiller l'énergie des propriétés vitales ; si l'on suit ce conseil, on prescrira deux ou trois tasses d'infusion, soit de menthe poivrée, de mélisse, de serpentaire de Virginie, soit d'arnica, de sureau, ou mieux une demi verrée d'un vin généreux. Ces remèdes suffisent quelquefois pour étouffer en quelque sorte la maladie ; mais en général, il faut en venir à un plan de traitement méthodique plus actif, et toujours relatif à la variété de fièvre putride que l'on observe.

Ainsi l'on a conseillé l'usage des acides, des stimulans, des excitans intérieurs et externes, soit pour relever le ton de l'organisme et ranimer les forces vitales, soit dans l'intention de combattre l'altération humorale.

Mais voyons dans quel cas et à quelle époque il faut employer ces divers remèdes.

Les acides, souvent combinés, avec d'autres substances qui augmentent la vertu de leurs propriétés, sont particulièrement indiqués dans les premiers jours de la fièvre ; quand les sujets sont jeunes, qu'il existe une surexcitation évidente du système vasculaire sanguin ; lorsque la soif est intense, la chaleur mordicante, le pouls développé, quand enfin les matières fécales, l'urine, l'haleine, la sueur exhalent une odeur fétide.

Parmi les acides employés, sur l'usage desquels on ne doit pas trop insister comme l'observe judicieusement *Selle* ; se trouvent les acides sulfuriques nitrique, carbonique, acétique ; le suc de citron, d'orange ; la décoction de tamarin ; en un mot, le suc de tous les fruits aigres.

Les toniques, quels qu'ils soient, sont indiqués dans toutes les périodes, même dès l'invasion de la fièvre adynamique ; surtout quand

la prostration des forces est notable, qu'il n'existe aucun caractère de phlogose générale, aucun signe de congestion sanguine vers la tête, et quand l'on a fait cesser l'embarras gastrique, s'il est réel, par un émétique.

Deux genres de toniques sont employés : au premier se rapportent les stimulans d'une autre nature que les acides ; tels sont le kina, les vins extractifs amers, acidules, alcoholiques, certaines infusions amères ; au deuxième, les excitans, tels que le camphre, l'opium, l'éther sulfurique, les alcohols de menthe de mélisse, etc.

Le kina dit *Barthez*, occupe le premier rang parmi les toniques à cause de l'énergie durable qu'il imprime à tout le système des forces vitales. Le kina rouge le premier, que nous avons possédé, a été et est encore le plus employé dans le traitement de la fièvre adynamique ; c'est comme le dit le docteur *Alibert*, le kina astringent par excellence ; on peut encore rendre sa décoction plus astringente par l'addition de quelques gouttes d'acide sulfurique.

On administre le kina sous toutes les formes, en poudre, le plus souvent en infusion, en décoction ; son extrait convient spécialement quand il y a des vomissemens spontanés ; quand l'estomac est douloureux. On peut encore le prescrire en sirop, en bol, en pilules, en électuaire, en teinture ou en mixtion, dans une potion tonique plutôt qu'un vin. La dose du kina qu'on peut administrer varie selon l'intensité de la maladie, les individus et une foule de circonstances : en poudre, on peut en prescrire deux onces et plus par jour, que l'on fait prendre de trois heures en trois heures ou bien on en donne deux gros, aussi de trois heures en trois heures. En infusion, on en met une once par pinte de liquide. L'extrait s'emploie de deux à trois gros par jour ; le kina peut être administré par plusieurs voies à la fois ; ainsi, on peut le donner en lavement, en frictions, en lotion et en application, en même temps qu'on l'administre par la bouche ; dans le cas où on ne peut point se procurer du quinquina, et quand les malades ne peuvent point supporter son

action, ou ne la supporte que peu de temps, l'art a heureusement un tonique qui partage les propriétés de l'écorce du pérou, sans en avoir les désagrémens, c'est le vin vieux, conséquemment très-fermenté. Parmi les espèces de vins dont l'action tonique est très-intense, permanente, sont surtout préférés ceux qui contiennent une matière extractive, comme les vins de Bordeaux, de Roussillon, de Grave, en un mot, les vins que l'on recueille dans le midi de la France; on peut, à leur défaut, user des vins de Madère, de Xérès, de Malaga, même des vins de Bourgogne, de la Champagne méridionale. Beaucoup de médecins, entre autres, M. le professeur *Pinel*, emploient souvent ces vins, dont on rend les propriétés plus efficaces, en les combinant avec certaines substances astringentes ou amères, tels que le kina, l'absinthe, la camomille; en général, on administre le vin, quand il n'y a plus d'excitation vasculaire, d'abord coupé, puis pur, à petites doses, mais très-rapprochées, parce que l'excitation tonique qu'ils produisent est prompte et de courte durée.

Les infusions amères conseillées par quelques auteurs, par exemple l'infusion de sauge officinale, de camomille, de colombo, de contrayerva, d'angélique, de serpentaire de Virginie, ont une action médiocre : il n'en est pas de même de l'arnica, dont *Stoll*, *Quarin* et *Collin*, vantent beaucoup l'usage.

Les médicamens indiqués ne conviennent que dans la première et seconde période de la fièvre adynamique, lorsqu'elle est simple, et que les symptômes sont modérés; mais quand la maladie s'aggrave, que la prostration augmente, que le pouls s'affaiblit, que la chaleur animale s'éteint peu à peu, qu'il se manifeste des pétéchies, un coma profond, il est évident que ces moyens sont insuffisans; c'est alors que l'art doit employer toute sa puissance, soit en rapprochant les doses, mêlant, combinant les médicamens précédens avec les incitans énergiques intérieurs et externes, tels que le camphre, l'opium, l'acétate d'amoniaque, les alcohols de menthe poivrée, de mélisse, de cannelle acétique; les éthers sulfuriques et nitriques.

Ces médicamens, auxquels on unit fréquemment l'extrait de kina, sont en effet au nombre des moyens les plus propres à ranimer le flambeau de la vie, que les causes graves de la fièvre putride tendent à éteindre.

Le camphre doit, en tout temps, être employé dans le traitement de la synoque putride, quand elle est intense; c'est le médicament excitant le plus actif; son action, est prompte, vive, assez durable; il porte à la peau, provoque les sueurs, et est antiputride; l'existence d'un léger état d'irritation vasculaire n'en défend pas l'usage, il convient seulement alors de le combiner avec quelques grains de nitrate de potasse; on peut le donner par la bouche, en lavement, ou par absorption cutanée, il vaut mieux le faire prendre souvent, et en petite quantité à la fois; ainsi on en donne un, deux, trois grains toutes les heures; on peut porter cette quantité par la bouche jusqu'à un gros par jour; en lavement jusqu'à deux; à chaque friction cutanée plus ou moins répétée, depuis un demi-gros jusqu'à un gros. Pour le donner en lavement, on peut le dissoudre dans du jaune-d'œuf, après quoi on le suspend dans une décoction de kina; on peut en faire des pilules, des bols et des potions camphrées. Dissous dans l'alcohol, on l'étend dans les décoctions de kina, les boissons d'arnica, à la dose de trente grains par pinte. Le sirop de vinaigre camphré est plus supportable, et porte moins au cerveau.

L'opium accroît l'énergie de l'action musculaire et des vaisseaux sanguins, le grand *Haller*, *Sydenham*, *Morton*, *Wedelius*, *Boerhaave*, *Freind*, *Huxham*, *Werlhoff* et *Dehaen* l'ont conseillé dans la fièvre adynamique; *Muray* et plusieurs médecins, en rejettent l'usage. Si on se décide à l'employer, il faut avoir le soin d'en renouveller souvent l'administration, et de le donner à petites doses, de se servir de préférence de l'opium brut, et de l'extrait résineux de ce suc.

On n'est pas d'accord sur l'efficacité de l'acétate d'amoniaque dans la

fièvre putride ; ce remède, de l'emploi duquel M. *Masuyer* se loue ; est d'ailleurs fort peu employé.

On conseille l'usage des alcohols simples ou aromatiques, des éthers sulfuriques, nitriques et acétiques, dans tous les cas où conviennent les vins généreux, et les autres excitans dont nous venons de faire mention ; toutefois en se rappelant que l'action tonique de ces excitans, étant, comme celles des précédens, très-intense, peu durable, elle doit être souvent renouvelée, afin d'éviter que le corps retombe dans un état de collapsus relatif à l'excitation qu'il a éprouvée.

Indépendamment de ces moyens, l'art possède encore des excitans externes qu'il ne faut point négliger dans le traitement de cette maladie, les vésicatoires et les sinapismes, dont l'action efficace sur le système cutané produit des changemens favorables dans l'état des propriétés vitales.

Les vésicatoires ont été préconisés dans le traitement de cette fièvre par *Huxham*, *Pringle*, *Donald*, *Monro*, *Quarin* et *Stoll*. Ce dernier a surtout mieux approfondi leur influence : ce n'est point, dit-il, en évacuant une humeur qu'il est si utile, mais par l'excitation qu'il produit : *Non suppuratio*, *sed stimulus prodest*. Les médecins ont été partagés d'opinion sur l'époque de l'application des vésicatoires : *Huxham*, *Sarcone*, *Quarin* et M. le professeur *Pinel*, veulent qu'on les applique quand les solides s'affaissent, lorsque la circulation languit, et quand le malade se trouve plongé dans un état comateux. Autant ce genre de médicament est avantageusement employé à propos, autant il est nuisible quand la nature peut se suffire ; ils augmentent alors ou provoquent le délire ; exaspèrent les symptômes, la chaleur, la douleur, la fièvre ; d'ailleurs, on se prive en les appliquant dès le début, d'un bon moyen pour un moment plus pressant : l'embarras gastrique, la constipation et autres phénomènes bilieux en contre indiquent l'application. Au lieu de provoquer constamment la suppuration, comme on le faisait au-

trefois, on se contente souvent de rubéfier la peau par l'application des vésicatoires volans; en se comportant ainsi, on renouvelle à volonté l'excitation.

On néglige peut-être trop l'usage des sinapismes; ils ont en effet une action plus rapide, plus forte, mais moins durable que celle des vésicatoires.

On doit encore compter parmi les excitans externes les lotions alcoholiques, l'eau à la glace, l'oxycrat, l'eau-de-vie camphrée, les fomentations d'eau froide.

Tel est à peu près l'exposé des divers moyens que l'art oppose à la fièvre adynamique, quand elle est simple; mais elle peut quelquefois prendre à son début une forme insidieuse, soit en revêtant les caractères d'une fièvre inflammatoire, soit par la prédominance de quelques symptômes, ou par la manifestation de quelques accidens. C'est ainsi que l'on voit quelquefois survenir pendant la marche de cette pyrexie un délire furieux, une céphalalgie intolérable, des sueurs colliquatives, des parotides, des escharres gangréneuses, une constipation opiniâtre, une forte diarrhée : disons deux mots des ressources de la médecine pour combattre ces différens états.

Quand la fièvre adynamique revêt à son début la forme d'une pyrexie inflammatoire, il faut prescrire l'usage des boissons acidulées, mucilagineuses, nitrées, des émulsions. S'il survient du délire pendant les premiers jours de la fièvre, il faut suspendre les boissons vineuses et alcoholiques; faire des lotions froides sur la tête avec l'oxycrat; et des fomentations chaudes sur les jambes; on peut réitérer l'application des sangsues aux tempes, si la violente céphalalgie ne se modère pas.

L'eau vineuse très-fraîche, la limonade minérale très-aigre, un air frais, souvent renouvelé; de petites doses rapprochées de liqueurs alcoholiques ont souvent réussi pour combattre les sueurs colliquatives.

Stoll, *Collin*, vantent beaucoup l'infusion de racine d'arnica ; à laquelle on ajoute quelques gouttes de laudanum de *Sydenham*, pour arrêter ou du moins modérer la diarrhée, qui affaiblit beaucoup les malades; il faut multiplier les demi-lavemens, ou donner même des clystères entiers, composés avec la camomille et le laudanum, quand les selles ne sont pas douloureuses; avec une solution de gomme arabique ou d'adragant, quand le malade se plaint de tranchées; l'état opposé à la diarrhée, toujours moins fâcheux, est ordinairement avantageusement combattu par les clystères émolliens rendus laxatifs, et par les embrocations onctueuses sur l'abdomen. Si ces moyens échouent, que l'abdomen, douloureux au toucher, soit tendu, très-météorisé, les lavemens purgatifs, les boissons acidulées, l'eau de groseille, le petit-lait, sont alors les remèdes indiqués, surtout si l'on est au début de la maladie, si la chaleur de la peau est vive, la soif intense, et la prostration des forces légère.

Les acides, la glace, mais mieux encore, les excitans, tels que les fomentations d'eau-de-vie camphrée, sont indiqués lors de pétéchies et de sugillations.

On favorise l'éruption des parotides, lorsqu'elles sont critiques, et on provoque leur résolution, quand elles sont symptomatiques; on laisse à la chirurgie le soin de produire la séparation des escharres.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Quo in morbo somnus laborem facit, lethale : si verò somnus juvet, non est lethale. *Sect.* 2, *aph.* 1.

I I.

Somnus, vigilia, utraque modum excedentia, malum. *Ibid., aph.* 3.

I I I.

Acutorum morborum non omninò tutæ sunt prædictiones, neque mortis, neque sanitatis. *Ibid., aph.* 19.

I V.

Febricitantium non omninò leviter permanere et nihil remittere corpus, aut etiam magis quàm pro ratione colliquefieri, malum est; illud enim morbi longitudinem indicat, hoc verò infirmitatem. *Ibid, aph.* 28.

V.

Omnia secundùm rationem facienti, et non secundùm rationem evenientibus, non transeundum ad aliud, manente eo quod visum est ab initio. *Ibid., aph.* 52.